

La République des Lettres : ses écrivains,
ses critiques, ses limites
ou comment décoloniser la critique ?

Jimia Boutouba

Ph.D.

Swarthmore College Philadelphie USA



Synergies Monde arabe n° 4 - 2007 pp. 149-158

« Beur pour moi c'était un gâteau,
maintenant c'est un ghetto »

Azouz Begag

Séances de l'Institut du Monde Arabe

14 avril 1993

Résumé : *L'article se propose d'étudier le rôle de la critique littéraire française et étrangère, ses incertitudes et ses dérives à propos de la littérature « beur » (terme désignant les Français issus de l'immigration maghrébine).*

Abstract : *The author looks at the position of French and stranger literature criticism, its ambiguity and departure from "beur" creative writing.*

Mot-clés : *Littérature "beur", crise d'identité, errance, tensions culturelles.*

Depuis environ deux décennies, un important corpus de textes "nouveaux" est venu enrichir la scène littéraire française. Mais force est de constater que ce corpus peinait et peine encore à trouver sa place dans l'institution littéraire nationale. A peine est-il né qu'il se voit l'objet de regards inquisiteurs et d'interrogations circonspectes. Est-ce une littérature française, s'est-on alors demandé ? Est-ce une littérature maghrébine ? Est-ce une littérature francophone ? Est-ce une littérature de l'errance ? Est-ce une littérature de l'exil ? Est-ce une littérature tout court, s'est-on même interrogé ? A ces textes qui intriguent, non pas par leur contenu ou leur forme, mais par l'appartenance ethnique de leurs auteurs, la critique s'est alors empressée de donner, de « fabriquer » un nom : on les a nommés littérature « beur ». De nos jours, le mot « beur » (et l'on hésite beaucoup à l'écrire avec un b majuscule ou un b minuscule) communément désigne les jeunes gens nés sur le sol français et de citoyenneté française mais de parents maghrébins immigrés en France.

La place prédominante faite dans ces analyses à la problématique identitaire oriente souvent le modèle interprétatif à lire les textes dits « beurs » unanimement comme l'expression d'une quête de l'appartenance de toute une génération prise dans les tourmentes de l'exil, l'errance, la non-reconnaissance. Mais cette approche, qui insiste avant tout sur les modalités de déchirements entre le Maghreb et la France, présente au moins deux désavantages : d'abord elle réduit tout un corpus littéraire à une série de documents sociologiques ; ensuite, elle est trop prompte à parler de l'émergence d'une identité « beur » ou d'une mouvance « beur¹ », comme si tous les « beurs », si tant est qu'ils acceptent une telle dénomination, ne s'expriment que d'une seule voix et pour dire la même histoire.

C'est le rôle joué par la critique littéraire, française comme étrangère, et les spasmes qui secouent cette réflexion critique autour des écrits « beurs » que je me propose d'examiner ici. Il s'agira d'analyser la portée et les limites des méthodes élaborées par la critique littéraire pour rendre compte de ces nouvelles voix. Comment la critique littéraire, malencontreusement, s'est-elle faite l'écho des discours politiques et journalistiques ? Comment les discours littéraires et critiques autour de cette « énigme beur » participent-ils plus qu'il ne problématisent ou contrastent les catégories par lesquelles les médias aussi bien que les politiciens et les sociologues répertorient ces phénomènes ? Comment la critique contribue-t-elle à consolider les effets de Pouvoir ? Comment contribue-t-elle à authentifier et banaliser une distinction raciale au sein de la communauté nationale ? Comment est-ce qu'une nation, que ce soit à travers ses discours sociaux, politiques, médiatiques ou littéraires, gère-t-elle des inégalités liées aux origines ou aux apparences physiques des individus ?

A partir des années 80, alors que la scène politique en France se voit de plus en plus dominée par des débats enflammés sur la question de l'immigration, la scène littéraire assiste, quant à elle, à l'irruption d'un champ littéraire nouveau. En 1983, Mehdi Charef en ouvre le premier volet. Depuis lors, on recense plus d'une vingtaine d'auteurs dont Azouz Begag, Ministre Délégué à la Promotion de l'Égalité des Chances (à l'époque récente où j'écrivais ces lignes).²

Les institutions et la critique littéraires applaudissent la naissance de cette nouvelle vague de romanciers. Mais reste à savoir comment l'approcher, comment en parler, comment la classifier. Qu'est-ce qui rapproche ces textes ? S'est-on alors interrogé ? La réponse paraissait toute simple, toute « naturelle » : C'est avant tout l'appartenance ethnique de leurs auteurs. Selon Jean Déjeux, la littérature « beur » participe à « un processus d'élargissement et d'enrichissement de la littérature Maghrébine et de la littérature Française »³. Cette approche fut également adoptée par Alec Hearn qui nous propose de situer « the writers of immigrant origin in relation to the literary communities of France and the Maghreb » (les écrivains issus de l'immigration en relation avec les communautés littéraires de la France et du Maghreb⁴). Charles Bonn soutient que ces textes ne devraient, en aucun cas, être placés dans le champ des littératures maghrébines mais plutôt « dans une identité des banlieues des grandes villes Européennes »⁵. Dans *Autour du Roman Beur*, Michel Laronde, quant à lui, opte pour une approche thématique en définissant ces textes

comme : «les romans dont un certain contenu (ingrédients géo-historiques, personnages, situations) donne au terme beur le sens d'un esprit particulier à un milieu et à une époque: celui de l'immigré d'origine maghrébine dans la ville française des années 1980 » (6).

L'on scrute alors de près ce nouveau corpus. Les critiques français et américains sont unanimes dans leur verdict. Ils y voient essentiellement la manière dont toute une génération vit le tumulte d'un déchirement identitaire, ce que l'on aura élégamment appelé l'insoutenable entre-deux culturel des « beurs ». Michel Laronde nous parle « d'une identité en creux » résultant de « la tension des réseaux d'opposition : deux cultures, deux histoires, deux langues, deux couleurs de peau, ni blanc ni noir » (147-148). Dans un article intitulé « Writing for their Lives », Kathryn Lay-Chenchabi se propose d'examiner la façon dont les écrits « beurs » « are often imbued with a deep sense of loss of roots, as well as a strong sense of absence or lack of identity » (témoignent souvent de la perte de racines de même qu'un sens profond d'une absence ou d'un manque d'identité) (1). Alec Hargreaves, qui a consacré maints articles et études à ce sujet, remarque que bien que les « beurs » n'aient jamais immigré d'un pays à l'autre, « in their daily lives, they have, however, been compelled to migrate constantly between the secular culture of France and the traditions carried with them by their Muslim parents from across the Mediterranean » (dans leur quotidien, ils ont dû néanmoins constamment migrer entre la culture laïque française et les traditions apportées par leurs parents musulmans) (Voices From North Africa 1). Ce qui, ajoute-t-il, amène les « beurs » à gérer deux cultures différentes et conflictuelles, se voyant ainsi confrontés à des « chiasms of alarming proportions » (à des chiasmes d'une proportion alarmante) (16). Daphne McConnell adopte, quant à elle, un point de vue bien plus alarmiste (extrémiste) dans son article « Family, History and Cultural Identity in the Beur Novel ». Elle soutient que les « beurs » qu'elle nomme aussi « second-generation French immigrants » (les immigrés français de deuxième génération) sont confrontés à un « cultural no-man's land » (un no-man's land culturel) (253). Selon les critères avancés par McConnell, les parents seraient les principaux responsables car « the parents' expectations that their children maintain their cultural heritage often leave second generation North Africans alienated from French culture. Consequently, the parents are the source of their children's ambivalence » (les attentes des parents désirant que leurs enfants maintiennent leur héritage culturel souvent mènent à l'aliénation des Nord-Africains de deuxième génération).

Par conséquent, ce sont les parents qui sont à l'origine de l'ambivalence de leurs enfants) (253). D'autres lectures, comme celle que nous propose Monique Manoupolos dans son article « De-Centering Language Structures, » deviennent admirablement cacophoniques. Manoupolos nous affirme que les « Beurs » se forgent une identité nouvelle dans « a spacio-temporal displacement between the internal/national culture (Maghrebian) and the external/original culture (French), and vice-versa, since the Maghrebian culture of the household can be viewed as the exterior one when the French culture serves as the interior one » (un déplacement spatio-temporel entre la culture interne/nationale (la maghrébine) et la culture externe/originale (la française) et vice-versa, puisque

la culture maghrébine de la maison peut être vue comme extérieure quand la culture française sert de modèle intérieur) (269).

Au demeurant, si cette critique a malencontreusement homogénéisé tant de voix, la place qu'elle y réserve aux écritures féminines est encore plus problématique. On assiste en effet à un retour en force d'une tendance néo-orientaliste qui, sous le couvert de nous dévoiler la condition des jeunes femmes issues de l'immigration, leur façonne un statut stéréotypé. Dans son post-scriptum au livre de Aïcha Benaïssa Née en France (1990), Sophie Ponchelet nous révèle les tourments de ces jeunes filles :

Naître en France, quand on s'appelle Aïcha, devient qu'on le veuille ou non une aventure, un choc, un combat où la seule volonté ne fait pas loi. La tradition, la religion, la famille deviennent autant d'obstacles à franchir dans une véritable course à l'identité où les pesanteurs culturelles écrasent la personnalité.

Dans un article intitulé « *Writing at the Crossroads* », Susan Ireland nous affirme ceci :

Beur women live between two cultures that have traditionally been set up as opposites and described in terms of their differences. [They] present the clash of these two cultures as the origin of their characters' problems. In each novel, a woman finds herself at the crossroads, between two geographic poles that represent two ways of life in relation to which she must define herself. North Africa stand for the past, family roots, Islam and the culture of the parents, whereas Europe represents the West and the future of the children. (1023)

Les femmes beurs vivent entre deux cultures qui sont traditionnellement opposées et évaluées à travers leurs différences. [Elles] présentent le clash entre ces deux cultures comme étant à l'origine des troubles auxquels leurs personnages sont confrontés. Dans chaque roman, une femme se retrouve au croisement de deux pôles géographiques qui représentent deux modes de vie à travers lesquels elle doit se définir. L'Afrique du Nord évoque le passé, les racines familiales, l'Islam et la culture des parents, tandis que l'Europe représente l'Occident et le futur des enfants.

Selon les lectures de Susan Ireland et de Sophie Ponchelet, ces jeunes femmes seraient donc prises en otage entre l'ici et l'ailleurs, le passé et le futur, l'Orient et l'Occident. On s'attend alors à ce qu'elles « fassent le pont entre deux univers a priori inconciliables » comme le soutient Françoise Assouline dans son livre : *Musulmanes : Une Chance pour l'Islam*.

En posant cette problématique en termes de dialectique strictement binaire et oppositionnelle, les critiques cités non seulement se font l'écho de la classe politique et des médias, mais ils créent un système référentiel et un modèle interprétatif figé qui s'appliqueraient ainsi à tout texte, dès lors que ce dernier est identifié comme étant « beur ». Le romancier n'existe pas en tant que

tel. C'est sa singularité d'enfant d'immigré, de produit des banlieues qui le distingue. Son œuvre n'est qu'un document, un témoignage socioculturel. Tout a été soigneusement catalogué, étiqueté, coulé dans un moule : les thèmes, le style, le langage. En dénombant des thèmes communs, en forgeant des définitions pseudo savantes, en identifiant le style et les stratégies narratives que ces textes semblent employer, les critiques tendent ainsi à réduire tout un champ littéraire à un même texte répété à l'infini. Cette tendance rappelle regrettamment l'attitude que les critiques métropolitains adoptaient jadis vis-à-vis des écrivains francophones issus des colonies. A la fin de l'empire colonial français et au lendemain des indépendances, l'attention qu'on portait alors aux textes francophones s'attachait peu à la créativité et à la complexité littéraire que ces textes exhibaient. Il s'agissait plutôt d'une approche paternaliste qui, sous couvert d'authentifier un nouveau champ littéraire, servait avant tout à institutionnaliser des critères par lesquels on devait l'évaluer.

Mais ce qui me semble tout aussi problématique, c'est la façon dont le terme « beur » lui-même se trouve largement utilisé, interprété mais très peu remis en question. Alec Heargreaves nous affirme que :

The word initially entered circulation during the 1970s as a mode of self-designation among younger members of the North African community in the Paris area. It is a piece of "verlan", this being a form of slang. [...] By inventing an alternative form of self-designation, young members of the immigrant community were able to expunge from their own discourse the stigma attaching to the term "Arabe". (Voices 29-30)

Le mot est initialement apparu durant les années 1970, comme un terme adopté par les jeunes gens de la communauté Nord-Africaine de la région parisienne pour s'auto-désigner. C'est un terme argotique du « verlan » [...] En inventant cette forme d'auto-désignation, les jeunes gens de la communauté immigrée purent ainsi purger de leur propre discours le stigma rattaché au terme « Arabe ».

Le vocable « beur » a pris une grande ampleur en 1983, lors de La Marche pour l'Égalité et contre le Racisme, une manifestation à l'échelle nationale organisée par des jeunes issus de la banlieue et par plusieurs associations humanitaires⁶. La couverture médiatique que reçut cette manifestation a propulsé ce terme, jusqu'alors relativement inconnu, sur le devant de la scène. D'ailleurs, les médias ont aussitôt rebaptisé cette manifestation la Marche des Beurs. Comme nous le signale judicieusement Sylvie Durmelat : « Médiatiquement parlant, la marche a fait les beurs et non le contraire »⁷.

Depuis, le mot beur aura suscité maintes explications et interprétations.

Mon but ici n'est guère de dresser un inventaire des différentes significations que ce mot a pu engendrer ou même de déterminer laquelle est la plus juste. Ce qui est plus important, c'est la façon dont cette série de définitions et interprétations a créé une catégorie conceptuelle. La mise en circulation de ce vocable par les médias, les politiciens et la gent littéraire a servi à légitimer ce terme. Sylvie Durmelat arguë à juste titre que « ce processus est une des

façons selon lesquelles la culture « beur » se fabrique, par effet de citations et explications qui se consolident et s'infirmement les unes les autres»⁸.

Plutôt que de questionner les stratégies discursives des politiciens et représentations médiatiques, la critique littéraire a ainsi cautionné l'usage de ce terme et en a même fait sa bonne fortune. D'autant plus que dans certaines de ces lectures, le terme « beur » ne fait plus simplement référence à une certaine catégorie de la communauté nationale, mais il est aussi devenu l'expression d'une culture à part, d'une identité autre et d'un langage déterritorialisé⁹.

Le mot « beur » n'est ni l'affirmation d'une identité « nouvelle », ni l'émergence d'une communauté nouvelle, mais plutôt le signifiant d'un effet de pouvoir, une stratégie discursive et politique qui se maintient en produisant des dualités identitaires ou plutôt en fabriquant des identités par un effet de différence. Comme nous le signale judicieusement Etienne Balibar, la catégorie « immigrés » ne désigne en rien des individus ou une catégorie sociale qui fait partie du paysage national Français, mais elle devient un substitut pour la notion de « race ». Le terme « beur », ajouterai-je, joue le même rôle et n'est que le travestissement pseudo-savant d'une distinction raciale. En ce sens, le mot « beur » articule le lien entre nomination et domination.

D'autres dénominations sont venues en renfort au mot « beur » pour signaler cette distinction raciale et nationale. Les individus concernés se sont vus affublés d'un vocable qui varie entre « jeunes immigrés, jeunes étrangers, jeunes d'origine maghrébine, enfants d'immigrés, deuxième génération d'immigrés, jeunes des banlieues ». Outre le caractère « d'étrangéité » que ces termes insinuent, ils nous révèlent aussi la façon dont, sciemment ou inconsciemment, on tend à confiner le débat sur la prétendue deuxième génération à une histoire somme toute récente de migration de travail. En rattachant la branche « beur » à un phénomène social essentiellement lié à l'immigration, le problème d'identification ne se pose alors plus en terme national, mais il est plutôt défini par rapport à une dérive politique et socio-économique de l'état. Le confinement d'une telle problématique à une histoire d'immigration permet notamment de passer sous silence le fait que ce que l'on nomme communément « le problème de l'immigration » en France est en fait un sujet de longue haleine profondément ancré dans une histoire et un imaginaire beaucoup plus complexes : ceux du passé colonial de la nation Française.

Alors que les acteurs politiques martèlent les principes du « modèle républicain » et de « l'intégration » d'individus à travers les institutions nationales (l'école, l'armée, et autres institutions), la réalité des inégalités sociales et politiques nous livre une tout autre histoire, c'est-à-dire la réinscription sous une nouvelle forme au sein de la communauté nationale des anciens critères coloniaux de classification, de démarcation et de division sociale, spatiale et raciale. En mettant en avant un vocable qui constitue des individus en groupe ou en masse homogène et identique rendus facilement reconnaissables par leur appartenance ethnique, leur divergence ou différences culturelles, c'est la définition même de citoyenneté qui se trouve altérée. La citoyenneté, qui en principe doit fonctionner comme critère d'appartenance à une collectivité nationale, ne se porte ainsi plus garante de cette tâche, car sa signification se retrouve

constamment différée par des considérations ethniques, traditionnelles, culturelles. Les « Beurs » deviennent le signifiant d'une minorité qui dévie de la « norme », « extérieure » à la constitution historique de la communauté nationale. La citoyenneté octroyée à cet autre est alors sans cesse remise en question, menacée par des constructions discursives et des mesures légales (telles que les lois sur l'immigration, la réforme du code de la nationalité en 1983 ou encore les mesures d'expulsion ou de perte de la nationalité). La marginalisation de cet autre « citoyen » ainsi conçue est le résultat de ce qu'Etienne Balibar aura nommé « nationalism's inevitable relationship with racism » (la relation inéluctable du nationalisme au racisme). « Racism, » nous dit-il, « is not an expression of nationalism, but a supplement to nationalism or more precisely a supplement internal to nationalism, always in excess of it, but always indispensable to its constitution » (le racisme n'est pas une expression qui émane du nationalisme, mais un supplément au nationalisme, ou plus précisément, un supplément interne au nationalisme, toujours en excès, mais à jamais indispensable à sa constitution) (54).

Et comme Maxim Silverman le soutient, le lien établi entre la définition culturelle et la définition légale de la citoyenneté est l'expression d'une nouvelle forme de racisme basée non pas sur des critères biologiques de type racial mais sur des notions de différences culturelles irréductibles (43), une sorte de « racism without races » (racisme sans races), comme le dit Etienne Balibar.

Ce débat politique sur l'immigration est le reflet, pour ceux qui s'y engagent, d'une certaine vision de la société, et surtout la projection de celle qu'ils redoutent. La façon dont les pouvoirs publics nomment et représentent l'altérité (ethnique, religieuse ou linguistique) rend compte de leur perception de la nation, de l'identité nationale, des dangers qu'elle encourt, des risques de « dénaturation » auxquels la sédentarisation de plusieurs milliers d'étrangers l'expose. La présence de plus en plus « visible » d'immigrés est alors perçue comme autant de menaces à la conformité culturelle, posée comme la condition sine qua non à la cohésion nationale. C'est alors aussi qu'est renforcée l'idée d'un morcellement de la population en une multitude de sous-ensembles aux pratiques et intérêts distincts, voire contradictoires, de ceux de la communauté nationale. Les représentations discursives des immigrés et de leurs enfants insufflent un vent nouveau aux discours (ultra) nationalistes. Le méta-récit de la nation et de l'identité nationale se voit de plus en plus dépendant de la figure de l'étranger. Comme nous le disent si bien les éditeurs de *Nationalisms and Sexualities*, “the nation is ineluctably shaped by what it opposes, and forever haunted by its various definitional others » (la nation est inéluctablement façonnée par ce à quoi elle s'oppose, et à jamais hantée par ses « autres » définitionnels) (5).

On ne peut guère ignorer le parallèle qui s'esquisse subrepticement entre la scène littéraire et la scène politique. Dans cette folle course à la catégorisation, à l'identification, les critiques ont repris à leur compte, sans parfois passer par une lecture critique, les termes et catégories largement usités et mis en circulation par les représentants politiques, les sociologues et les médias, se faisant ainsi les chantres d'importants enjeux politiques.

Et tout comme la gent politique, la République des Lettres s'est elle aussi empressée de forger une catégorie bien spécifique à cette nouvelle race d'écrivains pour, peut-être, préserver l'ordre hiérarchique¹⁰. Débats littéraires et débats politiques se cristallisent autour des notions de culture et traditions, manifestant ainsi une dimension purement essentialiste, qui pèse de plus en plus lourd dans la définition du statut du citoyen/écrivain. Les considérations qui se rattachent aux notions de culture et tradition ont pour effet de créer des sous-classes de citoyens et écrivains et de les identifier comme non-membres d'une collectivité qui se pose en norme. « Almost the same, but not quite » (presque le même, mais pas tout à fait) nous dit Homi Bhabha, une image à jamais incomplète, une ombre qui ne peut bénéficier des mêmes critères d'appréciation que la norme¹¹.

La question est de savoir comment échapper aux effets piégeants de cette dialectique négative. Comment sortir de cette impasse et restaurer un sens aux questions que posent ces voix nouvelles à la nation Française ? Plutôt qu'un déchirement culturel et une identité en dérive, ne pourrait-on pas y lire des interrogations faites par des individus à une nation non pas seulement sur les exclusions sociales qu'elle génère mais aussi sur son passé et héritage colonial qui ne sont souvent évoqués qu'allusivement ? Ces textes en effet soulignent avec acuité la répétition et la perpétuation sous d'autres formes sur le sol métropolitain d'une situation de domination. Ces écrivains, autant que leurs protagonistes, contestent un système de représentation imposé, élargissent et compliquent l'imagination communautaire en y inscrivant des problématiques liées à leur positionnement social, et leur condition de sujets postcoloniaux. On devrait alors y lire une parole individuelle qui se débat non pas avec des codes culturels mais avec ce que Homi Bhabha appelle « the pedagogical address/discourse of the nation » (le discours pédagogique de la nation). La nation en tant que « narration of wholeness », (récit de la totalité) nous dit Bhabha, est avant tout l'effet d'une stratégie narrative et discursive qui porte en son sein les signes d'une fragmentation grandissante (Bhabha 145). Ce qui met en porte-à-faux la volonté et l'expression d'une nation soucieuse de conserver l'apparence d'une unité indivisible. Si, comme Bhabha le soutient, la nation en tant qu'une et indivisible est une fiction qui s'invente par et dans le langage dont elle use et si, comme nous le dit Benedict Anderson dans *Imagined Communities*, le concept de nation ne renvoie pas à une entité historique mais dépend davantage de récits qui créent/imaginent le sens d'une communauté en partage, alors on peut se poser la question de savoir comment ces écrits individuellement participent à ce processus. Si l'on accepte l'idée que le concept de nation est constamment re-conceptualisé, réinventé, dans le langage et dans des textes, l'on pourrait alors légitimement considérer que ces textes, écrits depuis la marge, autant que les discours officiels, repensent le concept de nation. On devrait également s'interroger sur les ruses d'écriture, les stratégies de représentations qu'ils inventent pour nous livrer leur expérience de la nation. On pourrait examiner la façon dont ils nous révèlent la nation comme un référent ambigu et instable ; comment ces récits mettent en fiction une autre temporalité représentative qui rend compte de leur négociation entre le national et le post-colonial.

Notes

- ¹ Voir par exemple: Laronde. Michel . "La Mouvance Beure," *The French Review*. 161:5 (April 1988): 684-692.
- ² Charef, Mehdi. *Le Thé au Harem d'Archi Ahmed*. Paris: Mercure de France, 1983.
- ³ Déjeux, Jean. *La Littérature Maghrébine d'Expression Française*. Paris: PUF, 1992. 88
- ⁴ Hargreaves, Alec. "Writers of Maghrebian Immigrant Origin in France: French, Francophone, Maghrebian or Beur?" *African Francophone Writing*. Laila Ibnlfassi & Nicki Hitchcott, eds. Oxford: Berg, 1990. 37
- ⁵ Bonn, Charles. *Anthologie de la Littérature Algérienne*. Paris: Livre de Poche, 1990. 227.
- ⁶ Cette marche de 1983 est partie de Marseille le 15 octobre pour arriver à Paris le 3 décembre.
- ⁷ Durmelat, Sylvie. "Petite Histoire du Mot Beur: Ou Comment la Parole quand on vous la Prête," *French Cultural Studies*. (Juin 1998): 191-207. 194.
- ⁸ Durmelat 195.
- ⁹ Voir par exemple: Mehrez, Samia. "Azouz Begag: Un di Zafas Di Bidoufile or the Beur Writer: A question of Territory," *Yale French Studies* 1 (1993): 25-42.
- ¹⁰ Voir par exemple: Delvaux, Martine. "L'Ironie du Sort: Le Tiers-Espace de la Littérature Beure, *French review*. 68.4 (mars 1995):681.
- ¹¹ Bhabha, Homi. *The Location of Culture*. London: Routledge, 1994.

Bibliographie

- Anderson, B. 1983. *Imagined Communities: reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. London: Verso Editions.
- Balibar, E. & Wallerstein, I. 1991. *Race, Nation, Class: Ambiguous Identities*. London: Verso.
- Bonn, Ch. 1990. *Anthologie de la Littérature Algérienne*. Paris: Livre de Poche.
- Déjeux, J. 1992. *La Littérature Maghrébine d'Expression Française*. Paris: PUF.
- Durmelat, S. 1998. "Petite Histoire du Mot Beur: Ou Comment Prendre la Parole quand On vous la Prête," *French Cultural Studies* 9, pp. 191-207.
- Hargreaves, A.G. 1991. *Voices from the North African Community in France: Immigration and Identity in Beur Fiction*. New York: Berg.
- Ireland, S. 1995. "Writing at the Crossroads: Cultural Conflicts in the Work of Beur Women Writers," *The French Review* 68:6, pp.1022-1034.
- Laronde, M. 1993. *Autour du Roman Beur: Immigration et Identité*. Paris: L'Harmattan.
- Lay-Chenchabi, K. 2001. "Writing for their Lives: Three Beur writers discover themselves," Online Posting. <<http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP1701klc.html>>.
- Manoupolos, M. 2001. "De-Centering Language Structures in Akli Tadjer's *Les ANI du Tassali*," *Maghrebian Mosaic: a Literature in Transition*. Mildred Mortimer, ed. Boulder: Lynne Rienner Publishers, 269-288.
- McConnell, D. 2001. "Family, History and Cultural Identity in Beur Novel," *Maghrebian Mosaic : A Literature in Transition*. Mildred Mortimer, ed. Boulder: Lynne Rienner Publishers, 253-268.

Parker, A., Russo, M., Sommer D., Yaeger P.eds. 1992. *Nationalisms and Sexualities*. New York, Routledge.

Silverman, M. ed. 1991. *Race, Discourse and Power in France*. Aldershot: Avebury.